



Vol. I.—No. 48.

MONTREAL, JEUDI, 1^{ER} DECEMBRE, 1870.

ABONNEMENT 52 50
PAR NUMERO 1 25



M. THIERS.

REVELATIONS IGNOMINIEUSES.

Les papiers secrets trouvés dans les Tuileries, s'ils sont authentiques, sont bien de nature à soulever l'indignation de la France et du monde entier contre Napoléon et son entourage. On y a trouvé une suite de correspondances dans lesquelles l'empereur et son ami défunt, le duc de Morny, se moquent avec un cynisme révoltant des choses les plus sacrées, des serments, de l'honneur et des intérêts les plus graves de la France.

Pour donner l'idée de la honte renfermée dans ces documents, il suffit de mentionner la lettre dans laquelle Napoléon invite son ami à venir admirer l'aplomb avec lequel il prêtait serment de fidélité à la république dont il veut le renversement. Le duc de Morny lui répond au bout de quelques jours qu'il a été magnifique, qu'il a juré admirablement bien. Ils ne parlent que du jour où ils pourront se partager les dépouilles du peuple français qu'ils trouvent très-bête.

C'en est assez.

En présence de tant d'infamie il vaut encore mieux croire que ces documents sont l'œuvre des ennemis de Napoléon.

Dans tous les cas, si le peuple français croit que Napoléon a pu écrire de pareilles choses, il ne lui permettra jamais de remettre le pied en France, à moins que ce ne soit plus qu'un peuple de lâches.

Si c'était vrai, il faudrait croire que cet homme, pétri de vices, aurait, pendant vingt ans, fait servir la France à la satisfaction de ses passions les plus grossières et des convoitises de ses amis pour la jeter à la fin dans la boue de Sedan, donnant là, peut-être encore, l'exemple de l'égoïsme et de la lâcheté, comme il avait donné, pendant tant d'années, celui de la débauche et de l'adultère.

Il n'est pas étonnant que la coupe des vengeances divines ait débordé sur la tête de ce monarque pervers et de la nation qui l'imitait trop malheureusement dans ses faiblesses. Et plus que jamais on pourrait croire que les révolutions ne sont pas faites seulement pour punir les peuples, comme on semble le dire, mais encore plus, ceux qui les gouvernent.

Quand un roi a foulé aux pieds les principes de vertu, d'honneur et de dévouement qui sont la base des sociétés, il ne doit pas être surpris des écroulements qui arrivent; lorsqu'il a lui-même ébranlé les colonnes du temple, il est juste qu'il périsse au milieu des ruines qu'il a faites. De quel droit peut-il commander le respect pour des choses qu'il outrage tous les jours ouvertement? Comment peut-il, lui, le représentant de l'autorité divine, prêcher l'obéissance à des millions d'hommes témoins de ses prévarications.

Les gouvernements doivent s'accuser, lorsqu'ils recueillent le fruit empoisonné des principes qu'ils ont semés dans le monde, lorsqu'on les renverse par les moyens injustes qu'ils ont employés pour régner. C'est une juste rétribution des lois de la Providence qui châtie si souvent les hommes par où ils ont péché. Il ne faut pas que les rois s'accoutument à croire qu'ils sont affranchis des lois éternelles de justice et de vérité qui lient les autres hommes, qu'on peut impunément, sous le manteau royal, couvrir toutes les infamies. A les voir et à les entendre on dirait que cette autorité divine, dont ils sont les dépositaires, loin de leur imposer plus de vertu, n'est qu'un instrument de jouissances et de perversité, que le génie n'est plus que de la ruse, les principes et les convictions des jouets d'enfant. Eh bien! qu'ils disparaissent tous ces gouvernements prévaricateurs, qu'ils s'écroulent tous ces trônes assis dans la boue, rois et peuples réfléchiront sur les causes de tant de ruines et rebâtiront l'avenir de l'humanité sur des bases plus solides. Comprenant mieux alors, peut-être, leurs devoirs et leur mission, ils se reconcilieront dans la foi et la vertu. Le monde, étourdi par le progrès et la prospérité, emporté dans un tourbillon de fumée, ne réfléchissait plus; il lui fallait une grande leçon; les événements terribles qui se déroulent vont la lui donner.

L. O. DAVID.

M. BARTHE.

M. Barthe, propriétaire et rédacteur de la *Gazette de Sorel*, vient d'être élu pour les Communes à Richelieu. Malgré l'opposition acharnée et déloyale qui lui a été faite, sa majorité est de 366 votes. Quelle est sa politique? C'est la question que vont se poser un grand nombre de conservateurs et de libéraux. Les premiers vont dire qu'il devra marcher avec eux parce qu'il a été élu grâce au vote conservateur de St. Aimé, de St. Marcel, de St. Robert et de Ste. Victoire; les libéraux le réclament comme un des leurs parce que St. Ours et St. Roch lui ont assuré le succès.

L'Opinion Publique, qui n'est pas un journal de parti, mais qui connaît le patriotisme, l'intelligence et l'énergie du nouvel élu, peut dire sûrement aux gens intelligents et sincèrement dévoués au bien du pays: soyez

tranquilles, M. Barthe ne donnera dans les excès d'aucun des deux partis, et il sera toujours du côté des intérêts nationaux bien entendus.

M. LOUIS MITCHEL.

Nous sommes heureux d'introduire aujourd'hui à nos lecteurs, le nom d'un véritable artiste Canadien Français, M. Louis Mitchel. "Mitchel," voilà un nom qui a pourtant l'air furieusement anglais. On se tromperait en jugeant de la chose par le nom: M. Louis Mitchel est Canadien-Français de religion et de langue. Il est bon catholique et massacre horriblement l'anglais chaque fois qu'il essaie d'en balbutier quelques mots. Né et élevé dans le pays, il n'a qu'un défaut: une mauvaise consonne s'est glissée dans le nom de ses pères, et ce "t," tant aimé des Anglais et des Chinois, ne l'empêche pas d'être bon Canadien-Français, comme vous, lecteurs, et mieux que moi, peut-être.

D'abord simple ouvrier chez M. Warren, il s'est élevé, à force de travail, d'intelligence, d'énergie, d'industrie, de génie inventif, à la hauteur des premiers facteurs d'orgues sur le continent américain. Sa renommée, qui vient pour ainsi dire d'éclorre, est déjà universelle.

Il y a aujourd'hui deux orgues magnifiques en Amérique; rien, dans le genre, ne peut les surpasser, ni même en approcher. Le premier, par l'âge, est celui de Boston. C'est une merveille et, en étendue et en ampleur, on le dit le premier des premiers; le second, c'est l'orgue de M. Mitchel, autre merveille, fabriqué ici, à Montréal, dans ses ateliers, pour l'église des Jésuites, à Chicago. On vient d'en faire l'essai, et tous les artistes, tous les musiciens, tous les connaisseurs les plus compétents, accourus de toutes les parties des Etats-Unis pour la grande séance d'inauguration, ont proclamé l'orgue fabriqué par M. Louis Mitchel supérieur, par l'agencement des sons et la gracieuse harmonie de l'ensemble, à celui de Boston. C'est un succès, un triomphe dont tous les Canadiens-Français doivent être fiers.

On peut voir, dans notre dernière édition et dans celle d'aujourd'hui, la photographie admirablement leggotypée du chef-d'œuvre de M. Mitchel. Tout y est parfait et cet orgue, fait pour l'étranger, n'en est pas moins un véritable monument national dont on doit être fier.

THIERS.

Un véritable français plein d'esprit et de talent, journaliste, historien, orateur, homme d'Etat, tout ce qu'on voudra. Peu d'hommes en France ont depuis un demi-siècle autant fait parler d'eux, créé autant de sensation.

M. Thiers est né à Marseille à la fin du dernier siècle (1797). On le baptisa Louis-Adolphe. Une bourse, qu'on lui obtint au lycée de Marseille, lui permit de faire ses humanités, malgré la pauvreté de ses parents.

A dix-sept ans, il quittait les bancs, après avoir fait de remarquables études.

Il entra à l'université d'Aix au moment où les Bourbons rentraient en France à la suite des armées étrangères. La jeunesse, exaltée par les douleurs de la patrie, portait jusque dans les écoles cet esprit national qui se traduisait en hostilités contre le gouvernement de la Restauration.

M. Thiers se distingua parmi les étudiants les plus tapageurs de la faculté de droit de la bonne ville d'Aix. Mais il menait de front les travaux et le tapage, et remporta le prix d'éloquence mis au concours par l'Académie de la localité.

Le sujet proposé était l'éloge de Vauvenargues. M. Thiers le traita de deux façons et de deux écritures différentes, et remporta le prix et l'accessit. Le jeune étudiant possédait au suprême degré ce que les bonnes gens nomment de la facilité.

Il serait trop long de raconter cette vie célèbre pleine d'événements et d'enseignements. Protégé de Lafayette, il entra au Constitutionnel, journal de l'opposition sous Charles X, s'insinua, se glissa partout et se rendit nécessaire. En 1830 il était de ceux qui faisaient monter sur les débris du trône de Charles X, le duc d'Orléans qui régna dix-huit ans sous le nom de Louis Philippe. Tour à tour ministre et chef d'opposition sous le gouvernement de ce roi, il essaya vainement en 1848 de retarder la chute d'une monarchie dont il avait sapé les fondements après avoir contribué à l'établir. En 1848 il tomba dans l'opposition et cherchait à démolir la république, lorsque Napoléon fit son fameux coup d'Etat en 1851 et l'envoya en exil.

Dans les premières années de l'empire il s'occupa presque exclusivement d'histoire et de littérature. Elu membre du Corps Législatif, il y a quelques années, il fit partie de ce groupe d'hommes remarquables dont les discours ont exercé une si grande influence sur la politique de l'empire et préparé sa chute. Ses paroles avaient du retentissement dans le monde entier. Lorsque la guerre malheureuse qui déchire en ce moment la France, éclata, il en prédit les désastres et chercha à la détourner. On connaît le rôle qu'il a joué depuis l'événement de la république; on connaît ses efforts et ses démarches pour négocier la paix avec la Prusse victorieuse.

M. Thiers a soixante-et-quatorze ans; il a conservé toute la vigueur et l'énergie de la jeunesse. Il est très-petit, et il n'est pas beau, mais l'esprit et le talent se reflètent dans son

regard et sa physionomie. Cent volumes ne contiendraient pas tout ce qu'il a dit et écrit. Ses œuvres les plus remarquables sont *l'histoire de la révolution et celle du consulat et de l'empire*. C'est une des gloires de la France à laquelle il a fait autant de mal que de bien. Ses opinions religieuses et politiques ont exercé une fatale influence sur les destinées de la France qu'il aime pourtant. Il suffit de dire qu'il est voltairien.

L. O. D.

CORRESPONDANCE.

Nos lecteurs remercieront l'auteur distingué de la correspondance suivante de s'être rendu à nos vœux.

(A M. le Rédacteur de *L'Opinion Publique*.)

Mon cher ami,

Durant votre visite à Québec, au mois dernier, vous m'avez fait promettre de vous envoyer une chronique pour *L'Opinion Publique*. Je m'en voulais, hier, de vous avoir fait cette promesse inconsidérée; car en feuilletant l'une après l'autre chaque page de mon carnet, en parcourant le parler de mes souvenirs, pour cueillir quelques fleurs qui ne fussent pas trop fanées, ma main ne rencontrait que des pavots. J'étais sur le point d'abandonner mes stériles perquisitions, lorsque j'aperçus, à l'écart, à demi-caché sous les feuilles jaunes de l'oubli, un tout petit bouquet d'anecdotes que je vous envoie. Peut-être trouvera-t-il grâce aux yeux de vos amis de Montréal.

Le 25 juillet 1867, je partais de Tours à cinq heures du matin, et je descendais à la gare de Poitiers, à sept heures et demie, par une matinée délicieuse. Le chemin de fer s'arrête, dans la vallée, au pied de la montagne, sur laquelle est située l'antique ville de saint Fortunat, évêque et poète, et du grand saint Hilaire. Aux yeux d'un Canadien, Poitiers a un faux air de notre vieux Québec. Bâti, comme lui, sur un promontoire escarpé, environné de murailles flanquées de bastions, le Clain, petite rivière qui se jette dans la Vienne, coule en serpentant, à ses pieds. On entre dans la ville par six portes fortifiées.

Je gravis la montée rapide qui tourne sur le flanc du promontoire, à peu près comme notre côté de la Montagne, et je pénétrai dans les rues étroites et tortueuses de la ville.

Après m'être installé à l'hôtel de France, je me fis conduire, rue de l'Industrie, au Gesù, résidence des R. P. Jésuites, où je désirais serrer la main du R. P. Martin, fondateur du collège sainte-Marie de Montréal, et qui a laissé de si excellents souvenirs au Canada.

Après quelques instants d'attente, la porte du parloir s'ouvrit, et j'aperçus la bonne et placide figure du P. Martin, un peu vieillie, mais toujours lumineuse dans son auréole de cheveux blancs. Je n'avais pas encore eu le temps de me nommer, qu'il s'élança dans mes bras, m'embrassa avec effusion:

—Quoi! s'écrie-t-il, c'est vous! venu jusqu'ici du fond du Canada! Depuis quand êtes-vous à Poitiers?

—J'arrive ce matin.

—Où logez-vous?

—Hôtel de France.

—Écoutez; la règle des Jésuites défend de donner l'hospitalité à aucun étranger, sans la permission du supérieur. Mais, ici, je suis supérieur, et je permets au P. Martin de vous recevoir. Portier, allez chercher les malles de Monsieur l'abbé à l'hôtel de France. Et vous, mon ami, suivez-moi; je vais vous installer tout à côté de moi, dans la chambre même réservée au Père Provincial. Comme nous allons jaser ensemble de ce bon pays du Canada! Figurez-vous que, depuis mon départ, je n'en ai, à peu près, reçu aucune nouvelle.

Là-dessus, après m'avoir mis en possession d'une excellente chambre dont les fenêtres s'ouvrent sur les grands arbres de la cour, nous descendons au jardin. Pendant que nous nous promeions sous les charmilles, le long des vignes en espaliers, dont les grappes de raisins se balançaient à la brise, le Père m'inonda de questions sur le Canada.

—Comment est un tel?

—Mort, lui dis-je.

—Et un tel?

—Mort.

—Et un tel?

—Mort aussi.

—Quoi! s'écrie-t-il, sont-ils donc tous morts?

—Eh bien! oui, presque tous les vieillards de votre temps ne sont plus. Vous le voyez, quelques années suffisent pour renouveler une génération.

Un nuage de mélancolie avait passé sur le front de mon vieil ami.

—Je ne serais donc plus qu'un étranger en Canada, reprit-il avec un sourire triste.

—Oh! non, lui dis-je, les hommes meurent; mais les bons souvenirs ne meurent pas.

Pendant plusieurs heures, la conversation ne tarit pas; les hommes et les choses de la vieille et de la Nouvelle-France revinrent tour-à-tour sur nos lèvres.

Je demeurai plusieurs jours dans la compagnie de cet excellent ami. Le Père Martin possède des trésors, puisés à Rome et en France, sur l'histoire du Canada. Avec une bienveillance parfaite, il me fit part de toutes ces richesses. La nuit, je travaillais; et, le jour, le bon Père me servait de cicérone dans la ville de Poitiers.

Le Blossac, belle promenade plantée d'arbres, qui longe le bord du cap, me rappelait la terrasse de Québec. Comme ici, la montagne est escarpée; la vue s'étend au loin sur une belle plaine ondulée, tout émaillée de bouquets d'arbres et de gracieux villages. A vos pieds, le Clain circule, à demi endormi, sous des massifs de verdure.

Au centre de la ville, on montre avec curiosité, une église, dédiée à saint Jean, d'une antiquité extraordinaire. Elle passe pour avoir été un manoir qui date des premiers siècles de l'ère chrétienne.

La vétusté est incrustée sur ces murs entumés, noircis par l'âge, couverts de mousse; sur chacune de ces pierres tombant en poudre, creusées, tronées par les ongles du temps. On dirait un amas de cendre que le premier souffle va renverser. Je ne me souviens qu'une seule fois d'avoir vu, ailleurs, une image aussi frappante de la décrépitude monumentale: en visitant, à Londres, le cloître de Westminster, dont les arceaux, cisaillés à jour, s'écroulent d'eux-mêmes, réduits en poussière.

—Vous ne partirez pas sans voir l'illustre évêque de Poitiers. Mgr Vie, me dit le Père Martin en traversant la cour du palais épiscopal. Un instant après, nous étions dans le salon du grand évêque.

A peine le Père Martin eût-il prononcé mon nom.

—Seriez-vous, me dit Mgr. Pie, parent de M. C., du Canada que j'ai rencontré récemment pendant mon voyage en Italie?

—Je suis son frère, Monseigneur. —Comment! s'écria l'évêque avec un sourire, vous êtes à Poitiers depuis plusieurs jours, et vous n'êtes pas encore venu me faire obédience, vous qui êtes mon diocésain? Savez-vous que votre famille est originaire d'Airvault à quelques lieues d'ici?

—Le me confonds en excuses, Monseigneur. —Eh bien, à cause de cette infraction à votre devoir, je vous condamne à venir dîner ici, demain soir, avec le Père Martin.

—Le lendemain nous étions à la table de l'évêque, en compagnie de quelques intimes, et d'un général polonais, dont le nom s'éternue et finit en *ski*.

Physionomie ouverte, figure affable, le digne successeur de saint Hilaire, à la conversation enjouée d'un enfant, avec les grandes paroles d'un esprit supérieur.

—J'ai bien connu, dit-il en me donnant le bras, sans cérémonie, après le dîner, et en me conduisant à travers les superbes allées de son jardin; j'ai bien connu votre saint évêque de Montréal.

—A ce propos, savez-vous pourquoi il y a toujours, à Montréal, un chanoine honoraire de Chartres, et à Chartres, un chanoine honoraire de Montréal?

—Non, Monseigneur, j'avoue que j'ignorais même ce fait. —C'est toute une histoire.

Natif moi-même du pays chartrain, j'étais vicaire-général de Chartres, lorsque nous reçûmes, il y a plusieurs années, la visite de Mgr. Bourget.

Dans le cours de la conversation, il dit qu'il était originaire de Chartres, et que c'était une tradition dans sa famille, qu'avant de quitter sa ville natale, son ancêtre était venu, selon la coutume des voyageurs, faire un vœu à Notre-Dame de Chartres, et qu'avant de partir, il avait gravé son nom et la date de son départ sur le pourtour du chœur de la cathédrale. Je serais curieux, ajouta-t-il, de constater s'il en existe encore quelque vestige.

—Rien de plus facile, lui dis-je; et nous nous dirigeâmes, sur le champ, vers la cathédrale.

Après quelques instants de perquisitions, je vis tout-à-coup Mgr. de Montréal se précipiter à genoux et prier avec une ferveur extraordinaire, pendant que de grosses larmes tombaient de ses yeux. Il venait de lire, en toute lettre, le nom de son aïeul, tracé, là, sur la pierre, plus de deux cents ans auparavant, avec la date de son départ.

Après avoir prié, pendant quelque temps, à l'endroit même où s'était agenouillé son vénérable ancêtre, avant de quitter son pays pour aller fonder une famille en Canada, Mgr. de Montréal se releva, la figure illuminée et toute baignée de larmes.

—En reconnaissance, me dit-il, du bonheur que vous venez de me procurer, je vous crée chanoine honoraire de Montréal.

De retour à l'évêché, nous nous empressâmes de raconter cet incident à Monseigneur de Chartres.

—Monseigneur, dit ce dernier en s'adressant à l'évêque de Montréal, je ne veux pas être en retard de générosité avec votre Grandeur. Désormais il y aura toujours un chanoine honoraire de Chartres à Montréal.....

Cet honneur appartient aujourd'hui à M. le grand-vicaire Trudeau.

L'ABBÉ C.

Québec, 23 novembre 1870.

COURRIER D'ONTARIO.

On a beaucoup parlé de l'inclination d'une certaine classe de nos jeunes filles pour les officiers des régiments anglais autrefois en garnison dans nos principales villes. Ce qui se passait ici n'est rien, paraît-il, en comparaison de ce qui se passe à Jersey, du moins si j'en crois Auguste Vacquerie. Cela s'explique très-bien d'ailleurs par le fait qu'à Jersey il y a à peu près six filles à marier contre un seul époux; et ce fait existe par suite du droit d'aînesse; l'aîné déshéritant ses frères et sœurs, les cadets ont la ressource d'aller chercher fortune ailleurs, ils s'embarquent, ils disparaissent.... Aussi, dit Vacquerie, la vénère n'a plus de termes de comparaison digne de ce qui se passe à l'arrivée d'un régiment; tant d'hommes à la fois!

.....Les miss portent les couleurs, j'allais dire de leurs dames; elles s'habillent de rouge comme les officiers, elles ont des jupons rouges, des manteaux rouges, je ne sais même pas si ce n'est pour cela qu'il y en a tant qui ont les cheveux rouges.

«Ceci n'attaque pas les Jerseyais, dit Vacquerie; elles agissent selon les nécessités de la société leur a faites; j'aime toutes les libertés, et je ne reproche pas aux plus ingénues de Jersey et de Guernesey leur chasse aux hommes que je ne blâme les dames de Londres, lorsqu'elles ont fait faire la statue de Wellington, de l'avoir voulu en Achille, vêtu de ses favoris et brandissant son javelot. La chasse, d'ailleurs, est légitimée par son but, le mariage; aussi n'a-t-elle aucun scrupule. J'ai vu un corps de highlanders en proie à ces délires; les officiers, tirillés de toutes parts, résistaient comme ils pouvaient; car, la fille étant le garçon, le garçon devient la fille; ils allaient à un dîner sur quatre, se relayaient, répandaient dans la ville qu'ils s'étaient engagés entre eux par serment à ne jamais se marier; rien n'y faisait. Je ne sais plus dans quelle petite ville les officiers, excédés d'avances, finirent par faire imprimer cette circulaire: «Les officiers de tel régiment préviennent respectueusement les dames de..... qu'ils sont décidés à ne pas se marier dans la ville.» Ce qui serait une grossièreté ailleurs n'était là qu'un acte de prudence. Je craignais tous les matins d'apprendre quelque attentat commis sur un militaire par une vierge.»

Elles sont prudes et faciles. Toutes ces îles Tremblaient d'amour quand vous passiez, Forts officiers!

Une circulaire pour faire savoir aux dames qu'on est dans l'impossibilité de les épouser.... voilà, ma foi, une idée franchement originale. Si non à vero è bene trovato. Si Vacquerie invente ce détail, ce dont je me doute un peu, il mérite un bon point.

Si Octave Feuillet avait songé à cette ficelle de comédie,

je suis sûr que son Rosalba, dans *Le Fruit défendu*, en aurait fait usage.

Rosalba, qui avait fait des malheureuses par-ci par-là, n'aimait pas les scènes de femmes. «Je suis honnête homme au fond, disait-il à son valet, Mazetto; et quand une femme me reproche de l'avoir trompée, je sens qu'elle dit vrai, et ma délicatesse s'en offense. Car, bien que j'évite scrupuleusement de m'annoncer comme un époux, il est clair que je suis garçon, et cette qualité donne aux femmes une sorte de prétexte assez plausible de feindre qu'elles m'ont cru de bonnes intentions. Alors elles me font des scènes de mauvais goût.»

Mazetto lui conseillait de se dire marié à l'avance; mais cela ne faisait point le compte de Rosalba: «Marié? Non, cela donne l'air gauche. Mais je puis me faire passer pour un chevalier de Malte: on sait que la règle de cet ordre impose le célibat; ce sera comme si je portais écrit sur mon chapeau: Je n'épouse point. Ce sera même moins ridicule.»

L'idée de Rosalba n'est pas précisément mauvaise; mais celle des officiers anglais en garnison à Jersey a un cachet d'honnêteté que l'autre n'a point. Leur circulaire ne ment point, tandis que le chevalier Rosalba mentait outrageusement.

Il est évident par exemple que si le chevalier Rosalba eût fait imprimer quelques centaines de circulaires, annonçant sa répugnance pour le mariage, et qu'il eût fait répandre ces circulaires, par des agents, dans les différentes parties du monde qu'il avait dessein de visiter, il ne se fût pas attiré ces scènes de mauvais goût, dont il parle avec tant de délicatesse.

M. Casimir fréquente l'école de son arrondissement depuis cinq ou six mois.

Inquiète de ses progrès, sa mère lui demande un bon soir: —Mon enfant, dis-moi un peu ce que c'est que la grammaire?

Et Casimir répond, sans sourciller, et fier de lui: —M'man, la grammaire est un petit livre qu'on paie trente sous.

Casimir confondait la question d'argent avec la question littéraire.

On demandait à un ancien anthropophage converti s'il avait connu le père LaBonté, missionnaire quelque part, je ne sais plus où:

—On ne peut plus intimement, répondit, j'en ai mangé.

Un prédicateur américain peignait à son auditoire, dans des termes dont l'horreur vous donnerait la chair de poule, chères lectrices, les châtimens réservés à ceux qui n'observent pas les lois de la famille et de la société, qui sont mauvais pères, mauvais fils, mauvais citoyens.

L'auditoire avait l'air de ne pas comprendre. Il restait parfaitement calme, comme s'il n'eût pas été de la paroisse.

Le prédicateur se mit à frapper alors à un autre endroit, afin de trouver le côté faible de ses ouailles, et il prôna à ceux qui manqueraient à leurs devoirs en ce monde, d'habiter en l'autre, un pays où il ne se publierait pas un seul journal....

L'auditoire se prit à frissonner, et à donner toutes les marques de la douleur et de l'angoisse, tant est enracinée aux Etats-Unis, l'habitude de lire tous les jours son journal.

Je crois bien que les temps sont venus de reproduire intégralement cette célèbre harangue d'un Lieutenant de pompiers:

Chers amis et concitoyens, chers pompiers mes frères? Appelé z'à l'unanimité, par le vote z'universel de Sa Grandeur Monseigneur le ministre des cultes, de la guerre et de la marine, et par la munificence de notre auguste capitaine, au titre de votre Sous-lieutenant, honneur dont auquel je souscris—de moi z'à vous, de vous à moi, il n'y a pas loin!

Même membre de la compagnie, je ne méritais pas cette suprême dignité de ce grand grade, dont l'éclat m'offusque et m'illumine.

Mais, mille pompes, je suis des vôtres, et mon individu en est radieux; mon âme en est z'ivre!....

J'ai prêté serment z'à la patrie: s'il le faut, je donnerai in-tempestivement ma vie; je consacrerai la nuit et les jours à défendre la personnification et la réciprocité de l'honnête famille, et le style des circonstances attentatoires et réactionnaires contre les cannibales carnassiers et les partageux!

Entouré d'une compacte collection d'individus aussi distingués que vous, j'ai prêté serment, et—je vous le jure sur les cheveux blancs de mes ancêtres—je me mettrai comme un rampart devant la multitude des poignards assaillants qui viendront égorguer vos femmes et vos enfants, et couper vos chers liens.

Je définirai la base de la personne et le pivot de l'ordre et du christianisme!

Je mettrai une digue anarchique aux flots régicides des mauvais jours, que la torche sanglante du désordre voudrait rallumer; je protégerai de mon sang et de ma parole l'orthodoxie blasphémée de mon pays, et la majesté de nos rois avec un dévouement indéaltérable.

En un mot, et pour résumer mes sentiments civiques, religieux et agricoles, je m'efforcerai toujours de vivre et de mourir digne de mes congénères!

Je n'ai encore eu que ma nomination intérieure; lorsque j'aurai ma nomination postérieure, je donnerai une seconde développement à mes discours, et vous apprendrai par ainsi lequel je suis.

Vive la France! vive l'Empereur! vivent les pompiers.

Riez tant que vous voudrez, cela ressemble plus qu'on ose dire, à certains discours de certains champions politiques descendus dans l'arène électorale—par une belle journée du.... que vous voudrez.

C. T.

Nous trouvons dans une lettre d'un officier, sur la bataille d'Orléans, l'émuvant détail qui suit:

«On voit de drôles de choses dans une bataille. Un Parisien qui était resté avec moi me demanda à boire. Je prends ma gourde et je lui en verse dans un quart qu'il tenait à la main. Une balle le lui enlève juste au moment où il venait de boire. Sans s'émuvoir, il me dit riant: «Heureusement qu'il était vide.» Jamais je n'aurais cru qu'on jouait sa vie avec autant de calme.»

REVUE ÉTRANGÈRE.

A part les complications de la question d'Orient, qui menacent de se dénouer à tout moment par une guerre européenne, les nouvelles d'Europe, pendant la semaine dernière, n'ont pas eu un grand intérêt.

Les opérations de l'armée de la Loire, sous le général de Palladines, n'inspiraient plus la confiance que les batailles d'Orléans avaient donnée aux amis de la France. On craignait que la réunion des forces du prince Frédéric Charles à celles du duc de Mecklembourg n'amènât un autre Sedan et que la dernière armée de la France ne fût écrasée comme toutes les autres. Depuis samedi, on parle de batailles livrées dans les environs de Tours et de Montargis sur le chemin de Tours, où les Prussiens veulent aller depuis longtemps.

Le correspondant du *World* à Tours, télégraphie que les Français ont gagné une grande victoire à Vendôme.

L'attaque commença à deux heures de l'après midi, au moment où les Prussiens essayaient de tourner l'aile droite des forces de Palladines, postées le long du chemin de fer de Chartier à Vendôme.

Les Prussiens furent repoussés et mis en pièces, en éprouvant de grandes pertes, et furent poursuivis jusqu'à 9 heures du soir. Ils retrahèrent du côté de Châteaudun.

Les Français ont pris deux canons.

Le gouvernement a reçu aussi une dépêche annonçant un engagement de l'armée de de Palladines, qui a résulté en faveur des Français.

CONFIRMATION DE LA VICTOIRE.

New-York, 28 nov. — Une dépêche adressée de Tours au *World*, en date de dimanche, dit qu'il y a eu un engagement entre les Prussiens et l'armée de la Loire, qui a résulté en faveur des Français; les Prussiens ont essayé de tourner l'aile droite des Français à Gien sur la Loire, et leur gauche à Château-du-Loire, sur la route entre le Mans et Tours, mais ils furent repoussés avec de grandes pertes dans leur deux tentatives. On parlait aussi aujourd'hui d'un combat à Vendôme; les Français repoussèrent l'ennemi et firent 500 prisonniers.

Il n'y a pas de doute qu'une grande bataille décisive a été gagnée par les Français, il y a ici beaucoup de surexcitation.

PARIS.

Les nouvelles au sujet de Paris sont contradictoires. Les uns disent que la famine commence à s'y faire sentir, que bientôt il ne restera plus que de la viande de cheval et que déjà on fait la chasse aux rats pour les manger; d'autres disent au contraire que les provisions y abondent et que la confiance et l'énergie de la population ne se démentent pas. Trochu attend pour faire une grande sortie que l'armée de la Loire fasse entendre ses canons sur les derrières de l'armée prussienne.

QUESTION D'ORIENT.

On est encore à l'échange de notes diplomatiques. Les gouvernements semblent faire tout ce qu'ils peuvent pour empêcher la guerre, les protestations de paix ne manquent pas; mais on se prépare de tous côtés à la guerre. La réponse de la Russie à la lettre de Lord Granville ne cède pas un pouce de terrain. Une grande excitation règne dans le gouvernement anglais; il y a eu des séances orageuses où quelques uns des ministres ont offert leur démission, quelques uns veulent la faire à tout prix, d'autres prétendent que l'Angleterre ne peut pas reculer. On comprend la malheureuse position faite à l'Angleterre par la défaite de la France en face des exigences de la Russie. Pauvre Angleterre! Tu pourrais bien payer chèrement ton égoïsme.

VARIÉTÉS.

Chaque fois que nous buvons à la santé de quelqu'un, nous altérons notre propre santé.

Les jeunes gens disent ce qu'il font; les vieillards ce qu'ils ont fait; les sots ce qu'il feront.

«Monsieur, c'est une indignité, vous avez manqué à votre promesse.» «Eh, ne faites pas attention, répond l'autre, je puis vous en faire une seconde tout aussi bonne que la première.»

Un teneur de livres a été dernièrement éconduit du magasin où il travaillait parcequ'il avait la vue excessivement faible, en effet, son nez effaçait tout ce que sa plume écrivait.

La scène suivante vient de se passer à Preston, pendant qu'un orateur parlait en plein air: Mon ami, dit un Irlandais à une personne qui se trouvait devant lui, je vous prie d'ôter votre chapeau.

Pourquoi? demande l'autre? «Parce que je ne puis rien voir. Ma foi, répond le second, quand j'ôterais mon chapeau vous ne seriez pas plus avancé. Imaginez-vous mon cher monsieur que mes cheveux ont vingt pouces de long et qu'ils se tiennent tout droits sur ma tête, je garde mon chapeau afin que ceux qui sont derrière moi puissent voir mieux.»

Un vieil avare du Connecticut a été dernièrement enterré dans les habits mêmes avec lesquels il avait épousé ses quatre femmes.

L'autre jour, à Montréal, un monsieur complimentait une dame sur sa belle chevelure, lorsqu'un de ces enfants terribles que la Providence semble avoir créés pour faire le désespoir des parents, s'écria.—Mes cheveux seraient aussi beaux que ceux de maman, si elle voulait que j'en prisse autant de soin qu'elle. Maman ne couche jamais avec ses cheveux, elle les met toujours dans le bureau avant de se mettre au lit.

A. C.

MARIAGE.

A Ste. Ursule, le 22 courant, par le Révérend Messire J. A. Mayrand, Prêtre, Curé du lieu, Michel Théodule Lefebvre, gentilhomme, fils de Michel Lefebvre, Ecr., Seigneur au lieu, à Die, Marie-Geneviève Dina Laterrière, fille de Dame J. P. Landry, N. P., du même lieu, (née de son premier mariage avec feu R. Laferrrière, Ecr., de Berthier.) 24 Novembre, 1870.



SCÈNE DANS LA RUE ROYALE, TOURS.

AVIS.

Notre Agent, Mr. Edouard Dorion, collectera, la semaine prochaine et les semaines suivantes, dans les quartiers St. Louis, St. Laurent, St. Jacques, Ste. Marie et Centre.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 1ER DECEMBRE, 1870.

UN GRAND PAS DE FAIT.

Le Gouvernement Local, dont tous les membres ne nous inspirent pas une admiration désordonnée, vient d'attacher son nom à une mesure destinée à changer la face du pays, à opérer toute une révolution dans l'économie domestique du Bas Canada, une révolution pour le mieux et qui fera circuler la vie et la prospérité partout et notamment au Nord du St. Laurent. Il s'agit des trois lignes de chemins de fer qui doivent sillonner cette partie du pays et auxquelles le Ministère—Chauveau vient d'accorder une aide qui en assure la construction immédiate, au dire de gens entendus. Voici en quels termes "La Minerve" annonce la nouvelle dans un communiqué télégraphique officiel du 24 Novembre :

Le gouvernement a passé hier le mémorandum suivant comme exprimant sa politique aux diverses compagnies de chemin de fer.

"Le gouvernement accordera à une compagnie qui entreprendra de faire :

"10. Le chemin de fer des Piles et d'établir la navigation du St. Maurice.

"20. Le chemin de fer du Nord entre Québec et Montréal.

"30. Le chemin de fer de la colonisation du Nord de Montréal.

"40. Cette partie du chemin de fer central du Canada, continuant le chemin de fer en dernier lieu mentionné sur la rive nord de l'Ottawa en le poussant jusqu'à Aylmer.

"Trois millions d'acres de terre à être choisis par le gouvernement dans les territoires arrosés par les eaux de l'Ottawa, du Saint-Maurice, de la Rivière Batiscau et de leurs tributaires, cet octroi devant être en lieu et place de tout octroi ou subside déjà accordé en faveur de ces chemins et entreprises, lesquels octrois ou subsides seront révoqués.

"Cet octroi sera fait aux conditions suivantes :

"10. Le gouvernement nommera un tiers du bureau des directeurs de la compagnie.

"20. Tous les travaux devront être exécutés et les chemins de fer et la navigation en pleine opération dans l'espace de cinq ans, et les dispositions contenues à cet égard dans la 14e section de l'acte pour incorporer la compagnie de chemin de fer et de la navigation du Saint Maurice s'appliqueront, et il devra être stipulé d'autres garanties pour empêcher que les terres de la Couronne ne restent engagées trop longtemps dans le cas où la Compagnie ne procéderait point avec diligence à l'exécution des travaux.

"30. Tous les chemins devront être de première classe.

"40. Le gouvernement pourra acheter les travaux en donnant dix pour cent de profit à la Compagnie."

Ces offres généreuses du gouvernement, le million de Québec, le million de Montréal et les souscriptions des municipalités vont permettre aux Compagnies de commencer leurs chemins dès le printemps prochain et dans des conditions telles que les travaux se continueront sans interruption jusqu'à la fin de l'œuvre.

Partout, dans tous les coins reculés du Bas-Canada, on apprendra cette nouvelle avec joie et reconnaissance, ceux qui aiment leur pays, qui sentent encore au cœur une étincelle de ce patriotisme pur et ardent qui consiste à désirer la patrie toujours prospère et s'agrandissant, toujours unie et ayant tous ses enfants travaillant sous son regard encourageant, tous ceux qui croient à la destinée providentielle du peuple Canadien sur le continent américain, tous ceux-là, disons-nous, vont sentir leur courage se ranimer, leurs espérances grandir avec les immenses horizons que nous découvrent ces grands travaux en perspective. Le nord du St. Laurent, comparativement peu exploré et peu connu, sera certainement, dans un avenir assez rapproché, que la jeune génération actuelle verra peut-être, le grenier comme le boulevard du Canada français. Ses grandes ressources forestières et minières, ses vastes vallées qui peuvent loger des millions d'habitants, ses belles rivières, ses lacs magnifiques, ses pouvoirs d'eau sans nombre, promettent l'aisance, la prospérité, l'abondance et le bonheur à une multitude incalculable de colons français. Et ce sera une colonie presque française. C'est un pays montagneux, difficile, avec climat plus sévère qu'ailleurs. L'expérience a démontré que le Canadien-Français est plus apte à la colonisation, au défrichement des terres que les émigrés de race étrangère. Il se fait beaucoup plus facilement à la vie si dure des bois. Dans tous les cantons de l'Est, les statistiques et les transformations de populations prouvent cette vérité tous les jours. Les colons anglais, écossais, irlandais ou américains résistent moins que les Canadiens et reculent, lentement mais sûrement, devant les pacifiques envahissements de leurs émules.

Si de tels résultats s'observent dans le Sud, on les trouve encore plus saillants dans le Nord, où les circonstances de terrain et de température sont plus difficiles. Vous aurez donc dans le Nord, adossée au pôle, protégée par

des montagnes facilement rendues inabordable, une population forte, vigoureuse, homogène, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, qui pourra devenir, à jour donné, la puissance, le château fort et le salut de toute la Confédération. Qui sait? Ce sera peut-être la Russie civilisée du continent américain. Les sceptiques, souriront dédaigneusement et appelleront ce brillant espoir de l'avenir une illusion, une billevesée, une utopie, une impossibilité. Laissons-les rire et travaillons à réaliser ce beau rêve; les merveilles opérées par les Chemins de fer aux Etats-Unis, les coups de tempête qui achèvent la ruine de la France et vont peut-être commencer celle de l'Angleterre, la foi en notre destinée et la pratique des vertus qui font les peuples grands et forts, voilà autant de motifs, autant de faits qui peuvent nous engager à tout espérer et qui nous autorisent à tout avoir.

Le gouvernement qui permet de tels espoirs et ouvre ainsi les portes d'un avenir qui nous donnera au moins la prospérité, mérite bien du pays et des éloges sincères doivent lui être décernés. Dans notre pays, les gouvernements et les hommes publics ont presque toujours été flattés, adulés ou dénigrés: la critique honnête et judicieuse, l'approbation désintéressée y étaient presque inconnues. Les choses sont mieux aujourd'hui; on peut blâmer un gouvernement sans passer pour un rouge à tous crins; on peut louer une mesure sans être rangé au nombre des sycophantes payés. Il nous fait donc plaisir de dire au gouvernement local qu'il vient de faire un grand acte, un acte qui lui assure la gratitude du peuple et l'approbation de tous les hommes publics intelligents et animés de sentiments patriotiques.

J. A. MOUSSEAU.

ÇA ET LÀ.

On lit dans un journal anglais qu'un jeune homme et une jeune fille étaient sur le point de se marier, il y a quelque temps. La jeune fille était pauvre, mais jolie et de bonne mine; les jeunes garçons de l'endroit se disputaient sa main. Un jour, la jeune fille tomba et se disloqua le coude du pied; le mal était grand, la jeune fille boitait, lorsqu'elle commença à sortir; les femmes qui avaient des filles à marier disaient qu'elle boiterait toujours. Le jeune homme fut fort désappointé, lorsqu'il revit sa belle, elle ne s'offrait plus à lui avec celui des attraits qui le fascinait le plus. Il s'éloigna insensiblement et finit par oublier celle qu'il aimait tant. Quelque temps après, mademoiselle C..., devenue tout-à-coup héritière d'une jolie fortune, donnait sa main à un pauvre mais brave garçon dont tout le monde vantait le bonheur. Et chose étrange! lorsque la mariée se rendit à l'église, le jour des noces, elle ne boitait plus, elle était guérie.

Son ancien amant, au désespoir, laissa les lieux témoins de sa folie et s'en alla bien loin méditer sur la vanité des choses humaines.

Un homme avait une femme belle et tendre; tout le monde enviait son bonheur. Tout alla bien pendant quelque temps, ainsi qu'il arrive presque toujours. L'ennui que produit l'habitude du bonheur paisible chez l'homme n'osa pas troubler ce jeune ménage. Mais, un jour, le mari, séduit par les attraits du fruit défendu et les rêves d'une imagination malade oublia les serments qu'il avait prêtés. Le premier pas fait, il continua de se laisser aller au courant d'une vie dissipée. La jeune femme souffrit longtemps l'abandon de son mari et les blessures faites à son amour; tous les jours elle entendait le récit des galanteries de son mari. Un jour, une pensée de révolte et de vengeance lui vint et elle y succomba. La vengeance était terrible; elle avait imité l'exemple de l'époux infidèle. Celui-ci, fou de colère et de honte, alla se jeter dans l'eau, et la jeune femme devint folle.

Il y a des châtements terribles, même sur cette terre.

Le mari.—Ma chère Mathilde, si j'avais le malheur de te perdre, je ne serais jamais assez fou pour me remarier.

La femme.—Eh! bien, moi, si je devenais veuve, je me remarierais immédiatement.

Le mari.—Il y en aurait un au moins qui regretterait ma mort.

La femme.—Qui?

Le mari.—Mon successeur.

On lit dans le *Pays* à propos de l'ajournement de la Chambre au sujet de la mort d'un des frères de l'honorable M. Ouimet:

Le précédent pourrait bien avoir des suites fâcheuses. On s'arrêterait-on et quel degré de parenté avec un ministre donne droit de compter sur un ajournement de la Chambre après décès?

Le *Journal des Trois-Rivières* nous fournit à ce sujet un détail alarmant et dont nous lui laissons la responsabilité. Il reste encore d'après lui, à M. Ouimet, vingt-trois frères. La Chambre s'ajournera donc encore bien souvent, si la mort choisit l'époque des sessions pour trancher le fil de leurs jours!

Le journal aurait dû nous donner le nombre des neveux et cousins de l'honorable procureur; il doit être énorme, si la famille n'est pas dégénérée. Mais ce n'est pas une raison pour empêcher un homme d'être ministre, comme a l'air de le penser le *Pays*;

au contraire, un ministre qui a tant de parents doit avoir beaucoup plus d'intérêt à la prospérité du pays où ils vivent.

Trois maris s'amusaient un soir, de la semaine dernière, dans l'excellent hôtel du Canada. Après avoir passé une délicieuse soirée à boire et à manger copieusement, oubliant tout sur terre même femmes et enfants, il fallait se séparer et payer la note. Après s'être passé la dite note de main en main sans aucun résultat pratique, ils résolurent de trouver un plan pour faire tomber le paiement du bill sur la tête de l'un d'eux. J'en ai un à vous suggérer, dit tout-à-coup Baptiste, un fameux. Nous allons retourner tous trois sous le toit conjugal, eh! bien, celui qui ne fera pas en arrivant la première chose que sa femme lui dira de faire devra payer le compte. Nous serons ici tous trois demain matin pour décider qui aura perdu.—Très-bien! Très-bien! dirent Jos et Petrus, tu as de l'esprit comme nous deux ensemble. Et les trois amis partirent clopin-clopant, la tête un peu lourde et les pieds légers, très curieux d'imaginer ce que leurs femmes pourraient bien leur demander. Le lendemain matin, ils se trouvaient tous trois au rendez-vous fixé pour rendre compte de ce qui s'était passé.

Baptiste prit le premier la parole: Je dois vous dire, messieurs, que lorsque je suis entré chez moi, hier soir, je n'y voyais pas bien clair, d'autant plus que la chandelle était éteinte depuis longtemps. En cherchant mon chemin à travers la maison je heurtai le plat dans lequel ma femme avait détrempé de la farine de sarrasin destinée aux *pancakes* du lendemain matin.—Bon! me cria ma femme, mets les pieds dans la farine de sarrasin.—Comme tu dis, chère, répondis-je, et je mis les pieds aussitôt dans le plat; après quoi, j'allai me coucher. Eh! bien, la même chose m'est arrivée à peu près, reprit Jos.—Comme je renversais tout sur mon passage, hier soir, en entrant dans ma maison, ma femme qui venait de se coucher très mécontente après m'avoir attendu pendant longtemps, me lança par la tête d'un ton peu aimable ces paroles:—C'est bon, Jos, brise le pot de confitures qui est sur la table. J'hésitai un instant, mais je fus ferme, je pris le pot de confitures et le mis en morceaux.

Restait Petrus qui attendait son tour, la tête basse, la mine courte.

—Pour moi, dit-il, en soupirant, j'ai été plus malheureux que vous. Comme je *baraudais* en montant l'escalier dont les marches me paraissaient danser en zig-zag, ma tendre femme me cria de me casser le cou.

—Je te demande bien pardon, ma chère Justine, lui répondis-je, mais j'aime mieux payer le compte.

En effet il fut condamné à le payer, il montait à cinq piastres.

BALSAMO.

LA CAPITULATION DE METZ.

SCÈNE DE DÉSESPOIR DANS L'ARMÉE ET LA POPULATION.

Les zouaves surtout rongeaient leur frein sans vergogne; ils avaient, la veille, tous recueilli un morceau, une parcelle sacrée du drapeau!

Quatre officiers—des plus jeunes,—ex-enfants de troupe, s'étaient présentés chez le colonel Giraud. "Nous voulons sauver le drapeau!"

—Mes enfants, ordre du maréchal de le verser à l'arsenal.

—Non, déchirons-le et partageons-nous-en les débris!"

Ce matin, le colonel Giraud recevait un brevet de général de brigade.

Le général Giraud est le beau-frère de feu M. Troplong. Dans tous les régiments, d'ailleurs, cet amour du drapeau avait inspiré des traits de même grandeur.

Le colonel du 84e, croyons-nous, s'était présenté chez Bazaine, qui lui refusa, une première fois, sa porte, mais qui dut cependant le recevoir.

Le colonel *notifia* sa résolution de ne pas rendre son drapeau.

—Il importe pourtant, répondit Bazaine, de le verser à l'arsenal.

—Jamais! moi et mon porte-drapeau, nous nous ferons tuer sous ses plis!

L'artillerie de la garde porte le sien à l'arsenal et exige qu'on le brûle séance tenante.

—Tout à l'heure! dit-on.

—Tout de suite et devant nous.

—Non! un instant! tout à l'heure.

—Alors, nous le remportons.

Et les soldats l'emportent, le déchirent, brisent la hampe, arrachent l'aigle et jettent le tout dans la *Moselle*!

Dans le camp des épaulettes, les reproches se croisent: le vieux général Viala reproche hautement à LeBoeuf d'avoir préparé ces désastres.

—C'est vous qui nous avez amenés là!

—Mais les forts n'étaient pas armés, répond le maréchal.

—Eh bien, qui donc devait y pourvoir? Vous nous avez perdus, humiliés!

Ce disant, le vieux général tourna le dos au maréchal.

C'est égal! le lendemain LeBoeuf allait lui serrer la main.

"Que voulez-vous? disait M. Viala, il y revient toujours; rien n'y fait!"

Un colonel français poussant jusqu'au désespoir le ressentiment de se rendre, s'est poignardé dans la maison d'un fleuriste de la rue Fabert.

La reddition s'est effectuée de la façon la plus douloureuse. Le prince Frédéric-Charles, devant qui défila la garde, était placé entre Magny et Montigny, mais à 300 mètres de nos hommes, qu'il semblait, par convenance, ne vouloir pas regarder.

Les soldats se jetaient en pleurant dans les bras de leurs officiers qui *tremblaient*, secoués eux-mêmes par les plus poignantes émotions. Nombre de régiments, notamment le 62e, ont crié: Vive la France! l'ennemi a sauté.

Les généraux n'avaient pas jugé à propos de présenter leurs

divisions ou corps d'armée; ils ne les auront pas plus conduits là qu'à la victoire!

Dès aujourd'hui Metz regorge de biens: les marchands prussiens, de leurs longs charriots recouverts de toile grise arrêtés, vendent et débitent..... ce qu'ils nous ont pris! L'animation rentre par le deuil.

Bazaine est parti furtivement la nuit. Au moment de partir, le maréchal, qui traversait la pièce d'attente remplie de ses officiers généraux, remarquait qu'un de ses neveux, son officier d'ordonnance, ne se disposait point à le suivre.

—Tu ne viens pas? aurait dit le signataire de la capitulation de Metz.

—Non, *maréchal*, aurait répondu son neveu; je reste, et j'espère de ne pas tarder à ne plus porter le nom de Bazaine!

Le rédacteur de l'*Indépendant* de la Moselle, rencontrant le général de Coffinières au moment de son départ pour l'Allemagne, lui a publiquement reproché sa couardise et d'avoir vendu Metz.

Le général de Coffinières s'est plaint aux autorités allemandes, qui ont mis le rédacteur de l'*Indépendant* en état d'arrestation.

Un correspondant allemand bien disposé à l'égard de Napoléon raconte une conversation qu'il a eue avec lui dernièrement.

«L'empereur était très-ému en me parlant de l'impression profonde produite sur le prince impérial par les malheurs de la France: c'était véritablement, en ce moment, un père parlant de son fils unique. Je ne fis aucune question sur la journée de Sedan, quelque curieux que je fusse d'apprendre de la bouche de mon interlocuteur des détails sur cette journée si glorieuse pour nos armes! Nos officiers et nos soldats, quand ils voient l'empereur et ses officiers, saluent et inclinent la tête devant une si terrible infortune, eux qui ont souvent exposé leur vie pour amener cette infortune; pendant ce temps le «Philistin» (le bourgeois) est assis à côté de son verre de bière, crie, raisonne et tempête, prétendant qu'il est honteux de voir si bien traiter l'empereur: «qu'on le mène à Spandau!» dit-on. Combien de fois j'ai assisté aux explosions de ce patriotisme à bon marché! Ils ne savent pas, ces sots Bavarois, que nos petits-fils et nos arrière-petits-fils seront fiers en se rappelant comment le roi de Prusse a traité l'empereur des français captif. Il y a encore aujourd'hui des Anglais qui mugissent au seul souvenir de Hudson Lowe. Il n'est personne de plus cruel que les gens qui n'ont jamais vu couler le sang humain.

On lit dans le «*Freeman's Journal and Catholic Register*», de New-York:

M. Taillefer, commandant des zouaves, est un beau type de gentilhomme et du soldat. Nous espérons entendre encore parler de lui. La première fois que nous le vîmes au départ des zouaves de New-York, il y a près de trois ans, nous fûmes frappés de la prévoyance et de la sollicitude dont il entourait ceux qu'il avait chargés de diriger et qui presque tous étaient plus jeunes que lui. Nous avons fait la même remarque à leur retour et nous l'avons entendu faire l'observation, sur la plateforme d'un char au moment du départ, que cette époque de la saison où ils retournaient au Canada, aurait peut-être une influence pernicieuse sur la santé de quelques-uns des zouaves, habitués au chaud climat de l'Italie. Il semblait toujours s'oublier lui-même pour penser aux autres. La lâche populace de Rome, qui connaissait la bravoure dont il avait fait preuve dans la bataille, prenait un vil plaisir à l'insulter lorsqu'il fut fait prisonnier et désarmé. On l'appela *il orso di Canada*, «l'ours du Canada», et on alla même jusqu'à le tirer par la barbe, ainsi que nous l'a dit un des zouaves. La responsabilité qu'il avait des hommes sous son commandement et sa grandeur d'âme chrétienne lui permirent de ne pas plus s'émouvoir de ces insultes que des épiègleries d'un singe.

UNE ÉTRANGE HISTOIRE

L'*Union de la Sarthe* publie une histoire extraordinaire qui lui a été racontée par une personne digne de foi, au sujet du roi Guillaume, du comte de Bismark et du général Moltke, qui ont failli être tués par les francs-tireurs.

D'après ce récit, ces augustes personnages, accompagnés de trois ou quatre princes allemands et d'une escorte de lanciers, quittèrent Versailles dans l'après-dîner du 10 au 11, pour aller inspecter les formidables ouvrages que les Prussiens ont érigés au Château Beauregard. Une partie du cortège était à cheval, l'autre partie suivait dans trois voitures. En arrivant dans le ravin de Bougival, ceux qui occupaient les voitures en descendirent, à l'exception de deux des personnages. Une soixantaine de francs-tireurs, qui étaient embusqués dans les bois de Saint-Cloud, firent feu sur les voitures quand elles passèrent sur la lisière du bois. Celle du roi était la première, mais elle était vide. Dans la seconde se trouvait un prince de la maison de Hohenzollern ou de Nassau qui fut tué et mourut le jour suivant; dans la troisième était un autre prince qui fut blessé à la jambe et qui depuis a été amputé. Le narrateur assure que lui et plusieurs habitants de Versailles étaient présents quand le prince fut retiré de la voiture, la jambe bandée et saignante. Une demi-douzaine de cavaliers furent démontés ou tués. Le roi était horriblement effrayé. Ses chevaux s'enfuirent si précipitamment que les cavaliers ne purent les suivre, et Sa Majesté, en arrivant à Versailles, est tombé en syncope.

LONDRES TEL QU'IL EST.

Londres compte cinq fois plus d'habitants que New-York, quatre fois plus que St. Pétersbourg, et deux fois plus que Constantinople. Sa population est bien plus considérable que celle de Paris et de Pékin. Dans Londres seul, il y a autant d'habitants que dans tout le Danemark et trois fois plus qu'en Grèce. Tous les huit minutes il y meurt une personne et tous les cinq minutes il en naît une. Depuis mil huit cent cinquante-et-un ans, Londres a augmenté sa population de 800,000 âmes, 300,000 personnes seulement assistent aux offices divins, ce qui fait au-dessus d'un million qui ne pratiquent pas de religion. Dans cette capitale de l'Angleterre, il y a 100,000 personnes qui travaillent le Dimanche, 140,000 ivrognes d'habitude, 100,000 prostituées, 10,000 joueurs de profession et 20,000 voleurs et récepteurs d'objets volés. Il y a 10,000 auberges fréquentées par 500,000 personnes. Sur chaque 850 habitants, il y en a un de fou; il y a 1400 boulangers, 1300 épiciers et près de 3000 hommes de police. En un mot, le mal et le bien se pratiquent sur une large échelle, dans cette immense cité, mais il est évident que le mal l'emporte de beaucoup.

FAITS DIVERS.

ASSASSIN.—Lundi soir, M. François Gervais, un de nos plus anciens marchands de Sorel, s'en revenait du vapeur, venant de Montréal. Avant d'arriver à son domicile, un individu l'accoste et lui parle de choses indifférentes. Il dit que son nom était Gagné, demanda à M. Gervais s'il connaissait son père et recevant une réponse affirmative, il demanda à M. Gervais de lui donner un coup ou de l'argent. Tout en causant ainsi, il prenait soin de se tenir la figure dans l'ombre de manière à ce que M. Gervais ne pût pas le reconnaître parfaitement. Finalement, il fit mine de partir en disant: *bon soir*. A peine M. Gervais avait-il fait deux pas, qu'il reçut un coup violent sur la tempe par derrière et plusieurs autres sur la tête. Il tomba, mais il eut la force de saisir l'assassin et il croit lui avoir marqué la figure pendant que le misérable lui mordait les doigts. L'assassin prit alors la fuite. M. Gervais, qui est un homme dont la force musculaire est connue et plein de courage, put se relever et se rendre chez lui, où il arriva baignant dans son sang. Le médecin fut requis et constata que les blessures avaient été faites par des coups de gârcettes et *main de fer*, (Knuckles), l'arme ordinaire des brigands...

Nous annonçons avec bonheur que l'état de M. Gervais n'inspire pas d'inquiétudes bien que ses blessures soient graves et douloureuses. Il faut que le ou les coupables de cet attentat soient arrêtés et punis, et nous espérons que les autorités y réussiront. Le temps est arrivé pour Sorel d'avoir une police effective et nous espérons que la Corporation va prendre des mesures pour l'obtenir bientôt.—*Gazette de Sorel*.

MUTINERIE ET VOL EN HAUTE MER.—Le capitaine Fortier a fait une déposition hier devant le juge des sessions de Quartier, accusant un certain nombre de ses hommes d'équipage de mutinerie et de vol, pendant qu'il était avec son vaisseau dans le voisinage des côtes du Labrador. Voici les faits: Pendant que le capitaine était occupé sur le pont, il fut frappé et jeté à bas et lié fortement avec des cordes. L'administration du bâtiment se trouva alors entre les mains de l'équipage. Comme aucun des hommes ne pouvait diriger le vaisseau, ils haïlèrent une autre goélette côtière, et forcèrent, par de menaces, un de ses marins compétents à conduire le bâtiment. Ils se dirigèrent ensuite dans un port, et dépouillèrent le bâtiment non-seulement de son grément, mais d'une partie de sa cargaison. Le capt. Fortier a été ensuite débarqué à un autre point, délié et on lui a permis de s'échapper.

Des mandats d'arrestation vont être lancés contre les coupables, mais il est douteux qu'ils puissent être capturés.—*Le Canadien*.

BEAUCHARNOIS, q. 24.—Une jeune fille nommée Gorman, résidant dans le 1er rang de Goulbourn, était occupée au ménage lorsqu'elle entend les poules pousser des cris de frayeur; elle court à leur secours et voit une belette attachée au cou de l'une d'elles. Elle frappe du pied le petit animal, mais celui-ci menace de la mordre et la poursuit jusqu'au près d'une clôture.

Sa mère, alarmée du bruit que faisait sa fille, voulut savoir ce qui lui arrivait. Mais en mettant les mains sur la clôture, elle ébranla une pièce de bois, et la fit tomber sur la tête de fille. Cette dernière est morte instantanément. La pauvre mère, depuis cet événement, est devenue folle.

EMPOISONNEMENT.—Le *Free Press* d'Ottawa rapporte un bien pénible accident:

Une jeune femme du nom de Fanny Brown, employée chez M. Donald McFarlane, hôtelier d'Ashton, vit un soir une bouteille remplie d'une liqueur sur l'allée de la fenêtre; elle la prit et ne put se refuser le plaisir d'en boire une verre à vin. Immédiatement la jeune femme se sentit mal, les douleurs devinrent aiguës et il fallut recourir au médecin. On examina la liqueur et l'on découvrit que c'était un poison mortel que McFarlane administrait comme remède à ses chevaux.

La malheureuse est morte au bout de dix jours, après avoir souffert des douleurs atroces.

NAUFRAGE DE LA GOELETTE «MATHILDA.»—Partie de Miramichip le lendemain de la Toussaint, la goélette «Mathilda», commandée par son propriétaire, M. John Dorey, de la Baie Saint Paul, fut assaillie dès son départ par une tempête effroyable. Voiles, cordages, mâts même, furent bientôt emportés par le vent et disparurent dans les flots.

Depuis trois jours le bâtiment voguait ainsi à l'aventure, l'équipage était dans l'anxiété la plus vive et adressait à Dieu de ferventes prières; en un mot, l'effroi était à son comble, lorsque, dans la matinée du 4, la goélette *Glen* fut signalée dans le lointain. Le capitaine Louis Dugal de Saint-Jean, qui la commandait, ayant aperçu ce vaisseau désespéré, se dirigea immédiatement vers lui. Il était alors 8 heures du matin, et la *Mathilda* se trouvait à 66 milles environ des Iles de la Magdeleine.

Cependant le vent continuait à souffler avec violence, et la goélette menaçait à chaque instant de s'engloutir sous l'effort puissant des flots courroucés. Plus souvent de la vie des naufragés que de la sienne propre, le brave capitaine Dugal n'hésita pas: il met ses chaloupes à l'eau, se dirige en toute hâte vers le bâtiment en détresse, et après des efforts inouïs, il parvint à transporter à son bord tout l'équipage de la *Mathilda*. Il fut impossible, néanmoins, de sauver la cargaison du bâtiment naufragé, à cause de la trop grande agitation de la mer. Le capitaine Dorey se vit donc forcé d'abandonner, avec sa goélette de 32 tonneaux, toute une charge de poisson dont une partie lui appartenait, tandis que l'autre était consignée à M. Jeffrey, de Québec.

La *Chronicle* publie le rapport suivant de M. Tomlinson, ingénieur du Département de la marine et des pêcheries, qui vient d'arriver sur le *Napoléon III*, du Rocher aux Oiseaux, où, comme nous l'avons annoncé, il y a quelques jours trois malheureux semblaient être destinés à périr sur cette île déserte.

«Vendredi, le 11 du courant, le *Napoléon III* resta toute la journée entre l'île B-cquette et la terre, vu qu'il soufflait alors un grand vent, accompagné de pluie et de neige. Le lendemain, sur le soir, le temps s'éclaircit et nous partîmes. Nous eûmes une belle nuit et le 13, après midi, nous arrivâmes à Ellis Bay.

«Le lendemain matin, de bonne heure, nous passâmes la pointe ouest de l'île d'Anticosti. La lumière est gardée par M. Pope, et le fort et les dépendances sont tenus dans l'ordre le plus parfait. Le temps était calme, mais sombre, et nous trouvâmes difficilement l'Anse de la Chaloupe. Nous partîmes pour le Rocher aux Oiseaux. Comme le temps était calme, j'espérai pouvoir y débarquer. Nous arrivâmes au

Rocher aux Oiseaux mardi matin, le 15. Il y eut tant de roulis pendant la nuit que je craignis de ne pouvoir aborder.

J'allai à la recherche d'un lieu de débarquement avec une petite chaloupe, et je revins ensuite pour prendre une grande chaloupe, une ancre, de longues cordes et des bouées de sauvetage. Je réussis à lancer une corde à terre. Les trois prisonniers l'ayant attachée à leur chaloupe, nos matelots tirèrent à eux, aussi vite que possible, et furent assez heureux pour sauver ainsi les trois hommes, lorsque leur chaloupe était à demi remplie d'eau.

«Ce sauvetage s'est accompli par un coup de bonne fortune. Les trois hommes avaient décidé de quitter le rocher ce matin-là, croyant que c'était leur seule chance de salut. Ils étaient à demi-nus et n'avaient plus qu'une petite quantité de combustible. S'ils eussent exécuté leur projet, ils étaient infailliblement perdus. J'ai pris des arrangements pour faire débarquer en mars, des provisions et des hommes sur le Rocher aux Oiseaux, afin que la lumière puisse être en pleine opération avant l'ouverture de la navigation.

L'AFFAIRE BABIN.—Nos lecteurs se rappellent qu'il y a au-delà de trois ans, une jeune dame à esprit faible, malade, rachitique, qui résidait avec son frère, le Rév. M. Babin, ministre protestant à Buckingham, avait disparu tout-à-coup sous des circonstances assez suspectes, et que son corps avait été trouvé ensuite dans la Rivière du Lièvre.

On se rappelle aussi que le Rév. ministre avait été arrêté sous soupçon de complicité dans le meurtre de sa sœur, que son procès a eu lieu à Aylmer et qu'en définitive il avait été acquitté.

Depuis longtemps on n'en avait plus entendu parler. On savait seulement qu'il prêchait et expliquait la bible aux Etats-Unis.

Hier, nous avons appris qu'il est mort, il y a quelques jours, à Cincinnati où il exerçait son ministère, et que sur son lit de mort il a avoué et confessé qu'il était coupable du crime; que sa sœur était dans une condition des plus misérable et désespérée et qu'aussi longtemps qu'elle aurait vécu elle aurait été pour lui et les siens une disgrâce, et que dans le but de se débarrasser de ce fardeau de trouble et de tourment continu, il s'était décidé de la conduire en traîneau à la rivière et que là, il l'aurait jeté dans un trou où le courant était très-rapide.

On sait qu'elle a été trouvée plus tard dans une mare près de l'endroit où elle avait disparu aux yeux de son malheureux frère.

Le misérable! Que Dieu ait pitié de son âme.—*Le Courrier d'Oulouais*.

SCENE NOCTURNE.—Vers minuit, mercredi dernier, le constable Falvey, de la Police de la Marine, trouva sur la rue St. Jacques en face du magasin de M. Bishop, une femme en robe de nuit, il appela les hommes de police de la ville qui faisaient alors leur ronde dans ce quartier et ils transportèrent la femme à la station centrale. Ils supposèrent d'abord qu'elle était tombée d'un des châssis des maisons voisines mais quelques personnes venant de la rue Craig ont dit à la police qu'ils avaient vu cette femme il n'y avait que quelques minutes sur la rue St. Pierre. Elle ne paraissait pas être sous l'influence des liqueurs, et il est bien probable qu'elle était dans le délire. Le long du chemin elle recouvra ses sens et donna son nom et son adresse. Le sergent ordonna de la conduire chez elle.

ACCÈS DE FOLIE.—Nous voyons dans le *Manitoban* du 5 Novembre, qu'une femme du nom de Lapiere s'est enfuie dans les bois il y a quelque temps dans un accès de folie. Elle avait amené ses deux enfants et il paraît que durant une semaine, ils n'eurent rien à manger. Lorsque ces pauvres petits demandaient à leur mère de la nourriture, celle-ci les battait sans pitié. Si une sévère correction ne faisait sur eux aucun effet, elle entraînait alors en fureur et allait jusqu'à les mordre. Des chasseurs rencontrèrent heureusement dans les bois cette malheureuse qu'ils amenèrent avec ses enfants dans l'établissement.

UNE AVENTURE GALANTE.

L'histoire suivante, que je garantis bon teint, prouve que s'il est possible de sortir de Paris, en ballon, il n'est pas impossible d'entrer chez sa femme, en armoire.

Il était une fois un homme et une femme,—et cet homme aimait cette femme.—Il aimait cette femme, et il ne pouvait l'épouser. Il ne pouvait l'épouser, parce que pour épouser, il faut être généralement garçon, ou veuf et qu'il n'était ni veuf ni garçon.

M. Sticknobills (cachons son individualité sous cet épais pseudonyme) n'était pas disponible pour la raison bien simple qu'il avait déjà gratifié une femme de son nom.

Mais il y a plus; M. Sticknobills avait fait la sottise de s'éprendre d'une femme aussi peu bachelette qu'il était peu bachelier lui-même, d'une femme en puissance de mari, de sorte qu'il existait deux empêchements aussi radicaux que Gustave Flourens et Félix Pyat, à toute mesure un peu présentable sous le rapport de la conjugalité.

On sait qu'un des caractères particuliers de l'amour, c'est de faire souhaiter vivement la présence de *l'objet aimé*, expression plate, mais fort usitée, même en voyage.—M. Sticknobills allait donc souvent chez la dame de ses pensées.... irrégulières, et, ce qui n'a rien de fort étonnant, il avait appris à choisir, pour faire ses visites, l'heure critique où le mari était absent de la maison.

On dit que les absents ont toujours tort.—Encore une bêtise passée en proverbe. Vous allez bien voir que celui-ci n'eût pas tort.

M. Sticknobills, auquel on peut supposer, après ce qu'on vient de lire, d'agréables petits projets.... d'avenir, devint très-génant pour la jeune femme, qui crut devoir s'ouvrir à son mari.

Je vous entends d'ici tonner contre la délation, et voter les délateurs à tous les mépris des cœurs fermes et des âmes fières.

Arrêtez; des délations de cette nature, outre qu'elles sont fort légitimes, sont toujours bien accueillies, j'en ai la ferme conviction.

Le mari vit bien, par la source même d'où venait l'avertissement, qu'il n'y avait pas péril en la demeure, et qu'il avait le loisir de conspirer à son tour contre le conspirateur acharné après son repos domestique. Un mari qui se venge est généralement féroce, et certes, si la féroce est excusable, c'est bien chez les animaux du désert, d'abord, et chez les matris

ensuite, soumis les uns et les autres à toutes sortes d'entreprises désagréables.

Mais que fit-il? D'abord, il prescrivit à sa moitié de recevoir le galant, le lendemain, comme à l'ordinaire, et l'initia à son plan de vengeance, qu'elle promit de mener à bonne fin. Ce plan grave consistait à faire à l'époux volage plus ample connaissance avec l'appartement.

Lorsqu'on aime quelqu'un, on aime jusque à ses mouchoirs de poche, puis les amoureux pratiquent le libre échange de cet article si indispensable au bien-être social.

M. Sticknobilis, en vrai maniaque amoureux, aimait donc toutes les pièces de l'appartement de la dame de ses pensées, et il trouvait insupportable de n'être pas admis à franchir le cercle des relations officielles qui se nouent et se dénouent tout entières au salon, comme on sait. Il brûlait donc du désir d'embrasser de son regard d'autres pièces moins froides que ce glacial salon. Ce désir devait amener sa perte.

Le lendemain donc, Sticknobilis arriva, comme l'avant-veille, comme toujours, après avoir vu de ses yeux passer, dans la personne du mari, le cerbere conjugal de la maison de son adoration, — autre expression plate, mais imposée par les circonstances. Il trouva madame pimpante, souriante, jolie, et crût même remarquer à certaines petites allures de coquetterie ravissante, que la victoire n'est jamais revêche aux vaillants et aux femmes.

M. Sticknobilis fut vaillant, à sa façon, et versa aux pieds de la jeune femme des flots de tendresse caressante. C'est alors que devait commencer, comme vous pensez bien, l'exécution du noir complot tramé contre lui.

Madame joue la faiblesse; monsieur n'a rien de plus pressé que de prendre la jeune femme dans ses bras et de l'accabler de doux noms. Tout-à-coup: pif! paf! pan! à la porte de la chambre.

Et la femme de s'écrier: —Dieu! c'est mon mari, vite, dans cette armoire..... Sticknobilis ne se le fait pas dire deux fois. Il s'enfonce dans le meuble de famille, dont la porte est vivement refermée.

Le mari entre alors, comme vous l'imaginez toujours, suivi d'une paire de charretiers auxquels il confie l'armoire, en disant «portez ce meuble chez madame Sticknobilis, avec mes compliments.»

L'armoire fut chargée, descendue et voiturée avec toute la délicatesse que l'on reconnaît aux charretiers. Aussi n'est-ce pas trop dire que d'affirmer que le malheureux captif fut ballotté en tous sens, et assommé à tous les coins de son véhicule étrange.

Les chemins de fer déraillent quelque fois, mais les armoires ne déraillent jamais. Les chaudières de bateaux-à-vapeur font quelque fois explosion; il est inouï qu'un armoire ait jamais sauté en l'air.

Aussi n'y eût-il ni déraillement ni explosion dans le trajet, sans doute à la confusion de Sticknobilis qui devait compter sur un accident pour refaire sa position; partie saine et sauve d'où l'on sait, l'armoire arriva chez Sticknobilis dans un état parfait de conservation.

Ce qui arrive ensuite, ai-je besoin de vous le retracer. Certes, je comprends qu'une femme soit heureuse lorsqu'elle voit poindre au seuil de son appartement une belle armoire en acajou, ou en bois de rose; mais quel ne doit pas être son déshantement lorsqu'en entr'ouvrant ce meuble, elle y voit surgir tout-à-coup la figure de son mari, pâle, fiévreuse, horrible d'anxiété et d'angoisse.

D'abord toute femme sait bien que l'homme n'a pas été mis en société pour courir la prétentaine dans les armoires, à l'instar des souris et des rats.

Sticknobilis, remis de ses terreurs, aura sans doute voulu persuader à sa femme qu'il venait de faire là un petit voyage d'agrément tout à fait enchanteur, mais je suis bien sûr que sa femme ne se sera pas laissée prendre à ce piège grossier.

Certainement, on peut dire à sa femme: —Cher ange, c'est bien simple ce qui m'arrive là. J'étais sur la rue, une armoire passe, j'y monte, et me voilà.....

On peut le dire, mais la femme ne vous croira pas. Et elle aura raison; car, on peut poser en thèse générale qu'un homme qui arrive chez sa femme dans une armoire sans chapeau comme sans paletot, par-dessus le marché est suspect.

Comme je n'étais pas là, je ne puis dire si la scène des larmes d'une part, et des protestations d'autre part, fut longue, mais je suppose qu'elle le fut. Et maintenant, mon opinion sur tout ceci, c'est que, comme mode de locomotion, les armoires restent toujours au-dessous des bateaux à vapeur et des chemins à lisses de fer ou de bois.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Parce que je viens d'apprendre encore une nouvelle désastreuse pour MM. Renneville et d'Herbois; je suis sur le coup..

—Quelle nouvelle? fit Gervais en se penchant en avant.

—Figurez-vous, dit confidentiellement l'employé, que ces deux insensés, car je ne puis les qualifier autrement, ont, pour emprunter une somme dont ils avaient un besoin absolu, engagé les biens qui devraient être leurs propriétés après leurs mariages avec Mlles de Niorres. Or, comme celles-ci n'ont rien, il est évident que ces biens engagés ne peuvent être que ceux provenant de l'héritage qu'est en train de leur procurer une effroyable série de crimes!

—Quand je disais qu'ils étaient coupables! fit M. Gorain d'un air triomphant.

—Il est certain que ce fait que je viens d'apprendre, ajouta M. Roger, peut devenir contre eux une preuve morale accablante; aussi cette malheureuse nouvelle m'a-t-elle fondroyé! Je suis sûr que je n'en dormirai pas de la nuit! Pour moi je vous dirai que je les crois encore plus malheureux que coupables....

—Enfin, ils sont l'un et l'autre," dit M. Gervais.

M. Roger ne répondit pas, mais il poussa un profond soupir.

—Tenez! reprit-il, ne parlons plus de cette affaire-là! mon cœur saigne. Je suis enchanté de vous avoir rencontrés tous deux ce soir: ce sera une aimable distraction pour moi....

—Au fait! dit M. Gorain, je croyais que vous deviez rester à Versailles?

—Monsieur m'a envoyé à Paris.

—Pour une affaire grave, sans doute? fit M. Gervais en clignant de l'œil.

—Oh! dit M. Roger avec une insouciance affectée, une affaire que vous connaissez presque aussi bien que moi. Il s'agit du teinturier Bernard et de sa fille.

—Bernard! dit M. Gorain; nous allons tout à l'heure chez lui avec M. Fouché, vous savez, celui qui a dîné avec nous? un ami de M. Danton, mon locataire.

—Ah! oui... je me rappelle....

—Est-ce que vous avez des nouvelles de la jolie mignonne? demanda M. Gervais.

—Oui et non, répondit l'employé du ministère de la maison du roi. Ah! cette affaire le préoccupe vivement!

—Cela se conçoit, dit M. Gorain.

—Vous comprenez, continua M. Roger après un moment de silence, tandis que ses deux auditeurs, dont la curiosité paraissait vivement excitée, s'accoudaient sur la table pour être à même de mieux entendre, vous comprenez que le seigneur, qui porte de si vif intérêt à tout ce qui touche les sujets de Sa Majesté, a été très-affecté par cette lamentable histoire. De sorte que Monseigneur m'a fait appeler ce soir après vous avoir quittés, et m'a demandé les renseignements les plus circonstanciés à l'égard de l'enlèvement de la jolie mignonne.

—Mais, fit observer M. Gorain, je pensais que Mgr. le ministre avait à ses ordres le lieutenant de police, et que, par conséquent....

—Sans doute, interrompit l'employé; seulement, il ne s'agit pas ici d'une calamité publique, il s'agit d'intérêts privés, et la police n'a pas la main assez délicate pour toucher, sans blesser, à ses sortes d'événements. C'est pourquoi Monseigneur avait voulu, qu'en dehors de ce que peut faire M. Lenoir, je m'occupasse de ce qui se passait chez le pauvre teinturier.

—Ah! très-bien! fit M. Gorain en ayant l'air de comprendre.

—Donc, j'avais dû obéir, et je me suis immiscé jusqu'ici le plus complètement possible dans l'aventure.

—Et? dit M. Gervais en voyant Roger faire une pause.

—Et, ma foi! la chose m'a paru fort grave. Je crains que Bernard n'ait suivi jusqu'ici une mauvaise voie en faisant tant de bruit.

—Cependant, ce malheureux père avait bien le droit..

—Eh! interrompit M. Roger, a-t-il réussi?

—Non!

—Eh bien, alors?

—Monsieur a parfaitement raison, fit observer M. Gervais.

—D'ailleurs, continua M. Roger en baissant la voix, tous les cris seraient désormais inutiles, car....

—L'enfant est mort? interrompit M. Gorain.

—Je ne dis pas cela, mais je crois... je suis certain même, que la jolie mignonne ne doit jamais revoir ses parents.

—Elle a donc bien décidément été enlevée?

—Oui!

—Et par qui, mon Dieu?

—Chut! dit vivement l'employé. Il s'agit d'un secret d'Etat; chercher à l'approfondir serait risquer la Bastille.

—La Bastille! fit M. Gorain en frissonnant.

—La Bastille! répéta M. Gervais sur le même ton.

—Qu'il vous suffise de savoir que cette affaire, poussée trop loin, pourrait occasionner la guerre avec la Prusse.

—La guerre avec la Prusse! s'écria M. Gorain en ouvrant des yeux énormes. Quoi! l'enlèvement de la jolie mignonne..

—Secret d'Etat, vous dis-je.

—Mon Dieu! que la politique est une chose extraordinaire, dit Gervais en levant les bras au ciel.

—Moi, je n'y comprends rien!" dit naïvement le propriétaire.

IV.—Le secret d'Etat.

«C'est pourtant bien simple, répondit l'employé. La jolie mignonne a été enlevée par une espèce de Bohémienne.

—Je m'en doutais! interrompit M. Gervais.

—Cette Bohémienne a agi pour le compte, d'un grand seigneur étranger, lequel avait besoin d'un enfant du même âge et du même sexe que la fille du teinturier. Vous comprenez?

—Parfaitement.

—Or, ce grand seigneur est sujet de S. M. le roi de Prusse.

—Du grand Frédéric?

—Oui, lequel n'a pas pour habitude de badiner quand il est question de ses droits. Or la petite fille et le grand seigneur sont à cette heure dans les environs de Berlin, et la Bohémienne a quitté le royaume avant que l'on pût la prendre.

—C'est fort intéressant tout cela, savez-vous, dit M. Gervais en secouant la tête avec un mouvement admiratif.

—Poursuivre le grand seigneur sur le territoire prussien est donc positivement impossible, continua M. Roger. Le roi, qui l'affectionne vivement, ne le soutiendrait pas, et, d'autre part, il serait en sûreté en Russie ou en Pologne avant qu'on pût l'atteindre.

—Mais la jolie mignonne?

—Oh! elle est parfaitement heureuse....

—Quelle bonne nouvelle je vais rapporter là à Bernard! s'écria M. Gorain. Et quand, tout à l'heure, M. Fouché, l'ami de M. Danton, mon locataire, apprendra tout cela, c'est lui qui sera étourdi.

—Chut! fit M. Roger.

—Comment? demanda M. Gorain avec étonnement.

—Il ne faut rien dire!

—Bah!

—L'employé fit un geste décelant la contrariété la plus vive.

«Tenez! messieurs, dit-il en faisant mine de se lever, je suis on ne peut plus désolé de ce qui vient de se passer!....

—Quoi donc? demanda M. Gervais.

—Je m'en veux beaucoup, croyez-le! C'est bien mal reconnaître la gracieuse amabilité que vous m'avez témoignée....

—Comment cela? dit M. Gorain avec une vague inquiétude.

—J'ai eu tort, grand tort! Serez-vous assez généreux pour me pardonner jamais?

—Mais, quoi donc?

—Moi, à votre place, je n'aurais peut-être pas cette bonté.

—Quelle bonté? dit M. Gorain. Par la grâce de Dieu! parlez donc, cher monsieur! Qu'est-ce que vous avez fait?

—Une vilaine action, je le répète, répondit M. Roger dont les réticences inexplicables mettaient depuis un moment les deux auditeurs à la torture.

—Une vilaine action! répéta M. Gervais en pâlisant.

—Qu'est-ce que c'est?

—En me laissant aller à vous confier la vérité à propos de cette affaire, dit l'employé, je viens tout simplement d'ouvrir à deux battants devant vous les portes de la Bastille!

—Les portes de la Bastille! murmurèrent les deux bourgeois en regardant M. Roger avec des yeux élargés.

—Eh oui! les portes de la Bastille, qui se refermeraient à jamais sur vous!

—Mais, fit observer M. Gervais, qui, de pâle qu'il était, devenait vert, mais nous n'avons rien fait.

—Mais vous ferez quelque chose!

—Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous ferons donc?

—Comprenez-moi bien. Ce que je viens de vous dire n'était connu jusqu'ici que du roi, du comte de Breteuil et de votre serviteur. Or, Sa Majesté a ordonné le plus profond mystère. Monseigneur ne dira donc rien, moi non plus....

Si la chose se divulguait aujourd'hui, on ne pourrait s'en prendre qu'à vous. A mon retour auprès de Monseigneur, je vais être obligé de lui rendre compte de mon imprudence.... vos noms seront pris, vous serez probablement surveillés, et à la moindre indiscretion....

—Mais nous ne dirons rien, n'est-ce pas, Gervais? fit M. Gorain en tremblant de peur.

—Bouche close! ajouta l'autre bourgeois en frémissant.

—Alors, de cette façon vous pourrez éviter le danger suspendu sur vos têtes.

—Nous n'en parlerons même pas à nos femmes!..

—Surtout à vos femmes! insista M. Roger.

—Moi, dit M. Gervais, on me couperait plutôt en quatre que de me faire dire un mot.

—Moi de même, ajouta M. Gorain.

—N'importe! dit l'employé. Vous serez discrets, j'en suis sûr, mais je n'en suis pas moins désolé de vous avoir mis dans cette triste situation..

—Le fait est que j'aurais préféré ne rien savoir, fit M. Gorain en joignant les mains.

—C'est votre mine à tous deux qui m'a inspiré confiance... et puis votre nom, monsieur Gorain, si honorablement répandu dans la bourgeoisie que le prévôt des marchands s'occupe de vous.... Ah! c'est bien fâcheux. Je suis réellement désolé, je le répète, et je voudrais être à même de réparer....

Une idée! fit tout à coup M. Roger en s'interrompant. Pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, laissez-moi vous être agréable.

—Comment cela? demanda le bourgeois avec un empressement qui n'était pas cependant exempt de défiance.

—C'est la Saint-Roch le mois prochain.....

—Le 16 août! interrompit M. Gorain, dont le cœur se prit à palpiter.

—Permettez-moi de vous faire nommer échevin.

—Moi! s'écria le bourgeois avec une émotion qu'il ne chercha pas à dissimuler.

—De cette façon, continua l'employé, vous serez agréable à M. le prévôt, qui désire votre nomination, ainsi que je vous l'ai dit, vous me procurerez l'honneur de vous servir, et j'aurai, moi, la satisfaction d'avoir investi d'une charge importante l'un des hommes les plus estimables de la capitale du royaume.

—Mon Dieu!... mon cher monsieur... balbutia M. Gorain, qui oubliait la Bastille pour ne plus songer qu'à l'honneur qui lui était offert, je... croyait bien... en vérité..

M. Gervais faisait la grimace. Il ne voyait rien luire comme compensation du danger qu'il courait.

M. Roger s'aperçut de cette expression de dépit, peut-être même s'y attendait-il et voulait-il la provoquer, car il se tourna gracieusement vers le second bourgeois.

«La seconde charge d'échevin n'est plus disponible, dit-il de l'air le plus aimable Monseigneur en a disposé d'avance; mais, cher monsieur Gervais, s'il me faut attendre jusqu'à l'année prochaine pour vous obliger, croyez que j'ai une mémoire excellente. En attendant vous êtes dans le commerce?»

—Bonnetier en gros, répartit M. Gervais.

—Si le titre de fournisseur du ministère de la maison du roi pouvait vous être utile?..

—Fournisseur du ministère de la maison du roi! s'écria le bonnetier. Je pourrais faire écrire cela sur ma boutique?

—Des que je vous en aurai fait expédier le brevet..... que vous aurez avant quinze jours.

—Ah! cher monsieur, vous me comblez!

—C'est le ciel qui vous a amené vers moi! ajouta le futur échevin.

—Ah! ah! fit M. Roger en riant, vous oubliez la Bastille!

—Bah! dit M. Gervais, puisque nous ne parlerons pas, nous ne risquons rien.

—Pourrais-je faire mettre un écusson au-dessus de ma porte, avec les armoiries de Monseigneur? demanda M. Gervais.

—Mais je n'y vois nul inconvénient.

—Mes voisins en mourront de jalousie!

—Ma femme sera folle de joie! ajouta M. Gorain.

—Donc, c'est bien convenu, reprit M. Roger; vous serez échevin dans six semaines, M. Gorain; vous dans un an, monsieur Gervais, et avant quinze jours vous aurez votre brevet de fournisseur... par conséquent vous m'avez pardonné?

—C'est-à-dire que nous vous remercions de tout notre cœur! dit le bonnetier.

—Vous viendrez souper chez moi cette semaine? ajouta M. Gervais.

—Bien volontiers, un jour que mes occupations me le permettront. Seulement, rappelez-vous qu'à la moindre indiscretion... La Bastille!..

—Brrr! fit M. Gervais, soyez tranquille!

—Dormez sur vos deux oreilles, ajouta M. Gorain.

—Et quand vous verrez Bernard.....

—Ah oui! interrompit M. Gorain; que faudra-t-il lui dire?

—Vous l'engagerez vivement, bien vivement, à oublier cette malheureuse affaire; vous lui direz de ne faire aucune démarche; que le ministre se charge de tout; que Leurs Majestés s'intéressent pour lui, et que, pour le distraire de sa douleur et lui donner une sorte de consolation à ses peines, il sera nommé échevin à la Saint-Roch.

—Lui aussi? fit M. Gorain avec étonnement.

—Oui; la seconde charge lui est réservée; c'est pourquoi M. Gervais ne passera que l'année prochaine.

—Très-bien! je comprends.

—Croyez-vous que cela lui fasse plaisir?

—Peste! il serait bien difficile s'il en était autrement.

—Et, ajouta M. Roger en se penchant encore davantage vers les deux bourgeois, maintenant que vous êtes au courant d'un secret d'Etat, il ne tient plus qu'à vous d'être agréables à Sa Majesté, et qui sait ce qui pourrait résulter d'un service?.. De l'échevinage à la prévôté... il n'y a plus bien loin!

—Un service! Quel service? s'écria M. Gervais. Je suis prêt à me faire déchiqueter pour Sa Majesté!

—Moi aussi! dit non moins vivement M. Gorain.

(A continuer.)

USINES A METAUX DE LA PUISSANCE.

ETABLIE 1828. CHARLES GARTH ET CIE., FLOMBIERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ...

On entreprend de faire chauffer les Bâtiments publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaude Patenté de GARTH...

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gaseurs, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc.

SI VOUS AVEZ LA TOUX, ESSAYEZ

Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray. Le Sirop de Gomme d'Epinette Rouge de Gray.

Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc. Inestimable pour Rhume, Toux, Enrouement, etc.

A vendre chez MM. Devins et Bolton, E. Muir, Tate et Coverton, J. Goulin, J. Birks, etc.

Et chez le préparateur HENRY R. GRAY, Pharmacien, 144, Rue St. Laurent.

M. A. BELANGER, EBÉNISTE, No. 276, RUE NOTRE-DAME. Le porte de MM. H. et H. MERRILL.

Il vient de recevoir et reçoit constamment un assortiment considérable de Meubles pour Salon, Salle à Dîner et Chambres à Coucher.

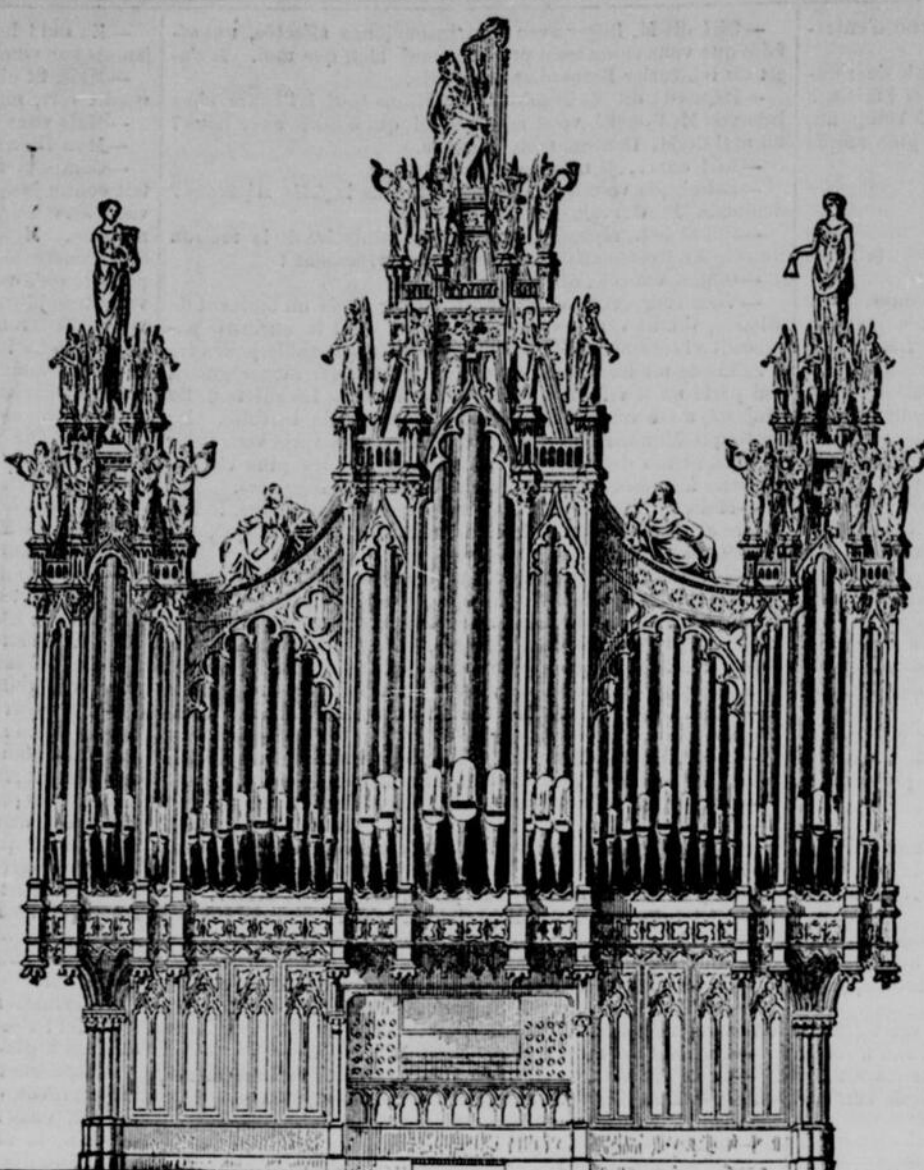
L. P. DUFRESNE, MARCHAND DE MONTRES EN OR ET EN ARGENT, BIJOUTERIES, ETC., ETC., 88, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL.

JAMES FYFE, FABRICANT DE BALANCES, A remporté à l'Exposition de 1868, tenue à Montréal, une MEDAILLE D'ARGENT de Premier Prix et Diplomat.

DÉPOT de la CÉLEBRE CHAISE HAMAC, CANAPÉ, PLIANT et FAUTEUIL combinée EN UNE SEULE, Au Bureau du DOMINION DYE WORKS, 301, rue Notre-Dame, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1842. B. ROLLAND ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS, et IMPORTATEURS D'ARTICLES Français, Belges et Allemands.

NE FAITES USAGE QU'DE L'EMPOIS DE GLENFIELD Grandement employé dans la BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE, Et dans celle de SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GENERAL DU CANADA.



GRAND ORGUE DANS L'ÉGLISE DES JÉSUITES, CHICAGO. CONSTRUIT PAR L. MITCHELL, MONTREAL.



C. A. RAYMOND.

Employé durant sept ans, de la maison Radway & Co., vient de quitter son emploi pour fabriquer à son propre compte des Remèdes encore plus efficaces que ceux qu'il avait l'habitude de vendre.

Chez DEVINS & BOLTON, A Québec, Chez M. E. BRUNET, Pharmacien, Rue du Pont, et chez JAMES HOSSACK & CIE., marchands Epiciers, Rue Notre-Dame, Basse ville.



MERVEILLEUX ET PARFAIT. GERVAIS et Cie.

Manufacturiers de voitures de toutes espèces, ont remporté à l'Exposition Provinciale de Québec, tenue à Montréal en 1870, cinq premiers prix pour voitures d'été et d'hiver.

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom.



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMÉLIORÉ DES TRAINS. POUR L'HIVER DE 1870-71.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express. Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:

ALLANT A L'OUEST.

Trains de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires 8.00 A.M. Express de Nuit pour Ogdensburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Detroit, Chicago et tous les points de l'ouest à 8.00 A.M.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires 6.45 A.M. Express pour Boston via Vermont Central 9.00 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central à 9.45 A.M.

Il y aura des Chars Dortoirs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE" laisseront Portland pour Halifax, N. E., tous les Mercredis et Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m.

La Compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jedis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure de départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grande Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant, Montréal, 12 Novembre 1870.

LA POUDRE ALLEMANDE

Est devenue nécessaire à toutes les familles. L'espèce connue sous le nom de Cook's friend Baking Powder ne peut être surpassée pour sa pureté et son excellence, et donne satisfaction générale.

CHACQUE PAQUET est revêtu d'une ETIQUETTE. PORTANT cette MARQUE. Sans laquelle le paquet n'est pas garanti. 1-48-1

"LE PAYS"

JOURNAL QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE SE PUBLIE À TROIS ÉDITIONS:

LA PREMIERE (Quotidienne)

paraît à 8 heures du matin, et la distribution s'en fait immédiatement aux abonnés tant de la campagne que de la ville. L'abonnement est de \$6 par an, payable d'avance.

LA SECONDE (Quotidienne)

paraît tous les soirs, à 6 heures, et renferme outre les dépêches télégraphiques générales et spéciales, tous les faits divers, informations, etc., qui se sont accomplis, ou qui nous ont été communiqués depuis minuit jusqu'à 6 heures P.M. inclusivement.

LA TROISIEME (Hebdomadaire)

paraît tous les jeudis et renferme tout ce qui s'est passé d'intéressant dans les huit jours précédant sa publication. C'est un recueil instructif et amusant qui doit se trouver dans toutes les familles.

"LE PAYS"

au dire de tous, et d'après le témoignage unanime de la Presse, est une publication complète qui doit être encouragée et propagée.

BUREAUX: 230 Rue St. Jacques. LOUIS PERRAULT & Cie, Éditeurs-Propriétaires.

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 303, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Amherst.)

Le Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Eponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Savons, Savons de Toilette, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc.

Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN, 117 1/2, Montréal, 26 mai 1870.

GRANDE VENTE DE HARDES FAITES.

- 650 PARDESSUS, 400 PEA JACKETS, 1,000 PAIRES PANTALONS, 800 VESTES, 800 CHEMISES CASIMIR, 1,000 PAIRES CALEÇONS, ETC., ETC., ETC.

Aussi une grande variété de Draps de Castor et Pilot, Draps Français et Anglais, Tweed et Casimir. A 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire.

REGIS DEZIEL, 131, Rue St. Joseph, 40-6m.

DÉFENSE DE PARIS. MONTREAL MENACÉ PAR LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER.

Afin de se défendre contre les grands froids de l'hiver qui nous menacent depuis quelques jours, laissez vos ordres pour faire monter vos Poêles, vos Tuyaux et vos Fournaises chez

GEORGE YON, FERBLANTIER ET PLOMBIER, No. 241, - RUE ST. LAURENT, - No. 241, 2me porte de la rue Ste. Catherine.

Vous trouverez aussi à son Magasin un grand assortiment de Tuyaux de Poêles, Souds, Souds à Charbon, Chaudières à cendres et toutes sortes de Ferblanteries pour l'usage de la maison. 43-tf

LE MEILLEUR ASSORTIMENT DE POÊLES SE TROUVE AU

No. 529 RUE CRAIG, Entr'autres, "L'ORIENTAL" qui a fait ses preuves Et le "STEWART" pour la cuisine, pour le bois et pour charbon, qu'on peut le voir à l'exposition 1870. On trouve aussi tout ce qu'il faut pour réparer les anciens poêles. MEILLEUR ET CIE, 526 RUE CRAIG, MONTREAL, 40-10

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom.

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX. De Velours, Bruxelles ou Tapestry. ORNEMENTS D'ÉGLISES. Tentures pour Salons, Français en Soie, etc.

257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, 4 mai 1870.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 519 Rue St. Antoine, Montréal Canada.